Zeitschrift: Le pays du dimanche Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1899)

Heft: 75

Artikel: Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248889

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche

PAYS

POUR TOUT AVIS et communication s S'adresser à la rédaction du Pays du dimanch :

Porrentruy

TÉLÉPHONE

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DIMANCHE

LE PAYS 27me année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année

LE PAIS

Souvenirs militaires

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

J'ai pu voir en réalité la bataille de Wagram. depuis le rempart de la Waringenstrasse dépendant du faubourg de Rossau, où je me trouvai parmi la foule des bourgeois, sans que ceuxci se doutassent que je fusse un français.

Le 6 juillet, le soleil s'était levé radieux, et rien ne restait de l'orage de la veille.

Ma vue perçante se portait sur les deux châ-leaux à l'extrémité nord du rayon circulaire. Les dragons wurtembergeois étaient aux prises avec ceux de Latour- Taxis, d'ancienne réputation : leurs casques à peu près semblables fai-saient craindre qu'ils ne s'entretuassent dans la mèlée ; le canon retentissait de minute à autre, on voyait la mèche flamber sur la pièce, et la détonation s'en suivre quelques instants, selon l'éloignement. Spectacle majestueux, imposant!

Ce même jour à dîner on nous servit de la tripaille mal accomodée. Sur l'observation que je crus devoir faire, l'aubergiste dit sur un ton d'arrogance que c'était trop bon pour nous ; qu'on aurait cette fois ci une revanche complète ; que sous peu tout changerait de face, et que le sort en déciderait.

En rentrant, je trouve devant l'hôtel un fiacre dans lequel était un jeune officier de cavalerie blessé au talon ; il demanda de quoi satisfaire son appétit ; je vais droit à la cuisine, d'où j'apporte un rôti de veau, du pain et du vin.

Feuilleton du Fays du Dimanche 5

Par une nuit d'hiver

Il courut longtemps. Puis il s'arrêta de force; sou cœur battait à rompre sa poitrine, il étouffait. Il tendit l'oreille; toujours le silence. Alors il s'adossa à un arbre et il voulut élucider ses idées, se faire un plan, deviner un refuge. Le vol d'une orfraie l'interrompit. En-suite une vieille souche qui craqua. Chaque bruissement le faisait tressaillir. Soudain un ef-fort violent froissa des feuilles sèches; sans doute le chevreuil tant attendu avait quiitté sa retraite, se frayait un passage. Le malheureux n'y pensa même pas. un être vivant l'avoisinait : il s'enfuit de nouveau.

Le second jour le canon ronflait encore vers le milieu de la nuit ; l'un des guides du prince Berthier arriva porteur d'une dépèche dont il demanda récipissé que je lui fis et signai ; en lisant mon nom, il dit : « Comment, vous êtes François Guélat fils de l'avocat ? Nous sommes aussi de Porrentruy, je me nomme Gœtschy, fils du relieur. » Comme j'avais gardé souvenır de lui, je le désignai par son sobriquet, (*) ce qui le fit bien rire ; il servait déjà depuis l'an 1X (1798)

Le traisième jour, dans l'après midi se confirma le sublime dévouement du brave colonel du 14º régiment de chasseurs à cheval, le comte Lasalle qui, à la tête de ses soldats enfonça le centre des carrés autrichiens et décida la victoire.

On sut de même que le général Lacour de la division Morand avait succombé, mourant au champ d'honneur. On ramen: ses restes à Vienne où M. Delachastre lui sit faire de brillantes obsèques.

Je revis, non sans éprouver de la peine, Céfelt voltigeur au 61°, se trainant à l'aide de béquilles ; un obus avait éclaté entre ses jambes. Il jouit de la solde de retraite chez nous en ce moment.

Le 14 août, une terrible explosion venue de l'arsenal couta la vie à bon nombre d'artificiers, dont des membres tombèrent jusque dans la cour de l'hôtel.

Cet événement n'empêcha pas la continuation des préparatifs de la fête de l'empereur Napoléon qui se fit le lendemain avec solennité.

Dans la journée je passais devant le château impérial. Me détournant, j'aperçus le corps du bataillon de Neuchâtel à table, j'entre sans facon et quelques uns d'entre eux de connaissance, me firent asseoir.

L'unisorme était vraiment distingué, drap sin couleur orange, cols, revers et parements roses. Desorangers plus que séculaires étaient ran-

Il s'épuisa encore. Ne pouvait-il donc atteindre l'orée du bois ? se trouver sur la route, grande ouverte, où l'on n'a qu'à marcher devant soi ? Tant de fois il s'était jeté à droite, à gauche, il devait pourtant toucher la lisière. Et toujours des buissons, des taillis, des chemins croisés par d'autres chemins, toujours l'inextricable dans cette forêt qu'il parcourait depuis son ensance, depuis qu'il braconnait surtout, et qu'il croyait connaître aussi bien que les belettes et les écureuils.

A la fin, il dut le comprendre : dans ses fuites éperdues, il s'était égaré. Il eut un instant de désespoir fou. Mais à quoi

bon ? Contre le mal il ne gardait qu'un remède : se reposer un peu et chercher quelque point de repère qui lui permit de se diriger.

Toujours dans l'ombre, il s'assit et soupira : ses membres se crispaient douloureusement

gés dans leurs caisses le long de la salle ; au milieu et au dessus d'un superbe fauteuil de velours cramoisi placé sur un gradin, se voyait le portrait de Napoléon dans son cadre doré; une idée me survient, je quitte ma place et m'y étaler aux ris joyeux de tous.

J'avais écrit au colonel du 37° pour l'infor-

mer de ce que je faisais, et le prier de me donner des nouvelles de mon frère dont j'étais depuis longtemps privé.

Ayant communiqué cette lettre à M. Delachastre, il n'hésita pas à me dire que mon colonel avait raison et qu'il me voulait du bien.

Alors je pris conég de Mada ne. de leur pe-tit Alphonse, de Breslauer sujet prussien attaché au bureau, et de Leclerc.

Je laissai M. Delachastre content de moi et

moi de lui.

(*) Des ûës frâs (des œufs frais)

Ce digne homme ne tarda pas à me rassnrer Je conserve la lettre autographe que j'en reçus, dont voici une copie :

Armée d'Allemagne

4me corps 3me division an camp de Jacpitz le 5août 1809

4me corps 3me division an camp de Jacpitz le 5août 1809

* J'ai reçu la vôtre du 31 du mois dernier par la
quelle vous prévenez que vous étes employé chez
M. le commandant de place du faubourg Rossau â
Vienne. Vôtre frère se porte bien, il travaille chez
l'officier payeur. Vous êtes chez un commandant
de place. Vous y êtes beaucoup mieux qu'au régiment; néanmoins je vous engage à rejoindre de
suite, si vous voulez avoir de l'avancement, ou travailler au bureau de l'officier payeur.

« Il est vrai que vous ne recevrez pas au régiment
d'aussi forts émoluments que chez le commandant
de place parce que le corps n'est pas asussi riche
que la ville de Vienne; mais vous aurez un grade
et un emploi stable, au lleu que ce vous avez actuellement n'est que trop précaire.

« Vous me dites que vous êtes estropié de la main
gauche, du coup de feu que vous avez reçu le 21
mai, cette blessure ne vous empêche pas d'écrire.

« Vous ne pouvez vous dispensez de rejoindre
pour travailler au bureau ain d'embrasser la partie de l'administration militaire; quojque blessé,
vous ne pouvez vous retirer de l'état militaire; à votre âge, il vaut beaucoup mieux con.inuer à servir-

Je vous salue

Le colonel du 37e régiment

sous la fatigue et l'excès de l'émotion nerveuse. Et cette souffrance du corps comptait pour peu - à côté de celle de l'esprit. Chaque vérité sinistre profitait de ce moment d'accalmie pour se dresser, implacable. Oh! la femme torturée par l'attente, tuée peut-être par l'horrible nouvelle ! et l'enfant quasi perdu ! et, désormais, tout une vie de misère avec un mort sanglant à son avoir quel bouleversement! quel écrasement !tout cela pour cet acte d'une minute !... Le corps affussé, les poings serrés. le masque grinçant, Simon répétait :

Faut-il que j'aie eu ce malheur! Faut-il que j'aie fait cette folie !

Pendant ce temps, les nuages achevaient de s'amonceler dans le ciel noir. Ils se roulaient avec lourdeur. Enfin leur masse opaque passa devant la lune qui s'eteignit comme si un mauvais ange soufflait dessus. L'homme se leva d'un